

Virginie Dufour-Duquenoy

# Quand l'eau déborde, les digues sont rompues...

*Roman*



## Du même auteur :

- *Le monde des « Tous Pareils »*, Edilivre, 2010
- *Le monde des « Tous Pareils » 2. Le mystère de la faille abyssale*, Edilivre, 2011
- *Le monde des « Tous Pareils » 3. Yzwed*, Edilivre, 2012
- *A fleur de mots*, Edilivre, 2012
- *Au fil des maux*, Edilivre, 2013

*A mon père,  
A ma mère,  
A Denise et André,  
A Hélène et Alphonse,*



## **Les prémices de la liberté**

EXTRAIT



# 1

On n'apercevait qu'un tout petit point, comme une lumière tremblotante dans l'obscurité naissante. Tête baissée, ses mains tremblaient autant que ses pieds avançaient d'un pas effréné. La peur au ventre, regardant sans cesse derrière elle, Mathilde rentre chez elle. Elle doit suivre sur une courte distance la rue principale qui traverse son petit village du nord de la France, rebaptisé par Mathilde et son jeune frère, Saint-Pierre-Eglise, du nom d'un village de Normandie où ils avaient passé quelques jours heureux. Village-rue typique de cette région française, une plaine de faible altitude s'étalait autour d'un petit centre-ville. De grands champs de blé, de bintjes, de betteraves à sucre, de chicorées, de houblon l'encerclaient et, de temps en temps, une imposante ferme les occultait. Les agriculteurs, très modernisés, étaient suréquipés en faucheuses, moissonneuses-batteuses ou ensileuses pour cultiver leurs nombreuses terres. L'élevage le plus répandu était sans aucun doute celui des vaches

flamandes, qui donnaient beaucoup de lait. Celui-ci, que l'on pouvait acheter cru, servait aussi au beurre, toujours salé, confectionné en forme de gros rondins, que Mathilde adorait au point d'y plonger souvent le doigt plutôt que de prendre la peine de l'étaler sur une tartine de pain. En plus des vaches, beaucoup possédaient aussi des poules, quelques-uns des cochons. On prélevait le précieux lait des « bleues du Nord », race résistante au froid et à l'humidité, grâce à une machine à traire pour ensuite le stocker dans un tank. Les grandes fermes, très spacieuses, comportaient la plupart du temps des pâtures bordées de haies de mûres, des petites mares aux canards, une gigantesque grange pour stocker et conserver le foin l'hiver, enfin un silo à grain. Mathilde se sentait bien au milieu de ce paysage agraire. Elle aimait en particulier la période du battage du blé car elle adorait ensuite voir ces champs moissonnés parsemés çà et là de grosses meules de foin rondes.

En ce jour d'octobre 1980, il pleut, comme souvent ici, énormément. Les gens appellent cela « pleuvoir comme vache qui pisse » mais Mathilde n'en a cure de cette eau qui la trempe jusqu'aux os. La distance qui sépare l'école de chez elle est très courte mais lui paraît toujours une éternité. Pourtant, ce village d'un peu plus de mille habitants, où elle vit depuis sa petite enfance, elle le connaît par cœur. Elle y est même très bien intégrée. Le centre-ville de Saint-Pierre-Église est dominé par une immense mairie de

briques rouges traditionnelles, taille surdimensionnée pour un si petit village, d'où part la rue principale. Autour de la place centrale, surplombée par le bâtiment municipal, les quelques commerces locaux : une boulangerie, une boucherie, un café, une petite coopérative. Coupée en deux par la rue principale, on trouve sur cette place villageoise, d'un côté un immense parking où les fêtes foraines s'installent, de l'autre un petit parc légèrement boisé, tout simple, où trône une mare grillagée de toute part. Cette mare abrite des canards et des grenouilles mais fait surtout le bonheur de beaucoup de jeunes intrépides l'hiver quand elle est gelée. Ils se fauillent alors, escaladant le grillage, y glissent en chaussures, s'élançant le mieux possible pour essayer d'atteindre l'autre rive d'un seul coup. Saint-Pierre-Église est un des nombreux petits villages du nord de la France, d'altitude proche du niveau de la mer, dont on peut voir l'extrémité à l'œil nu car aucun obstacle naturel, mis à part de-ci de-là un château d'eau, ne gêne une vue faite de grands champs de blé ou de bocage. L'église, située également au centre, est un lieu très fréquenté le dimanche, tout comme les estaminets où la bière et le café sont consommés à toute heure comme un verre d'eau quand on a soif. Elle fait partie de la vie quotidienne du village, parsemée de manifestations joyeuses.

Les gens de Saint-Pierre-Église, comme de la région du Nord, sont traditionnellement croyants et fréquentent la messe du dimanche avec assiduité. Très

à cheval sur les sacrements comme le baptême, le mariage, la communion, le catéchisme fait partie des obligations des enfants. Il fallait faire preuve de courage pour manquer une seule messe du dimanche car s'ensuivait immédiatement une visite du curé à domicile, ce qui coupait l'envie à quiconque de recommencer tant l'affront était honteux pour les parents. C'est aussi certains de ces dimanches que la batterie-fanfare municipale défilait, drapeau devant, suivie de ses majorettes. Celles de Saint-Pierre-Église étaient tout de rose vêtues. La petite jupe et le béret étaient agrémentés d'un liséré couleur or. Les « Perce-neige », ainsi nommées comme la fleur blanche qui pousse l'hiver se frayant un chemin à travers la neige, défilaient au rythme des tambours et des cuivres, de grandes bottes à talon blanches lacées sur crochets leur couvrant une grande partie des mollets. Mathilde en faisait partie. Deux soirs par semaine, elle s'entraînait à lancer et rattraper son bâton de majorette, à le faire tourner entre ses doigts, dessinant verticalement un huit, dans un sens puis un autre, les mouvements devant se succéder sans anicroche, au rythme de la musique, marchant comme un parfait petit soldat, genoux bien levés pour former un parfait angle droit. Mathilde aimait beaucoup défiler bien qu'elle ait depuis toujours été très timide. Elle ne manquait sous aucun prétexte ses répétitions hebdomadaires qui lui conféraient un plaisir infini. Elle enchaînait tous les mouvements avec une certaine

dextérité, ce qui lui procurait un sentiment de grande confiance, elle avait alors l'impression de pouvoir quand même faire quelque chose de ce corps qu'elle aimait si peu. Ce qui la gênait surtout était cette petite taille qui lui causait bien des soucis. Ses mains, si maladroites pour le dessin et qui renversaient tout à la maison, devenaient ici, comme par magie, très agiles. Là, elle était l'égale des plus grandes qui ne manquaient pas, à l'école, de lui rappeler en permanence sa petite taille, comme si celle-ci lui accordait le privilège de se taire. Elle adorait revêtir son uniforme de majorette, entièrement fait main, ses bottes blanches qui la grandissaient, sa robe courte avec des lisérés dorés ainsi que les petites épaulettes, son béret assorti. Elle aimait plus que tout défiler, au son de la fanfare municipale, cet ensemble de musiciens mené par un tambour-major donnant le rythme de sa canne, accompagné d'un autre portant le drapeau. Maniant son bâton de majorette au rythme de la musique, cela lui donnait une importance qui la ravissait par-dessus tout. Elle connaissait par cœur tous les morceaux, chacun des rythmes qui se succédaient, à quel moment ses mouvements devaient changer. Cette musique toujours, qui la berçait à chaque instant de sa vie, sous toutes ses formes, et qui lui apportait tant de réconfort.

Mais, en cet instant, Mathilde n'a que faire du centre du village et de la fanfare municipale. Elle a hâte d'arriver chez elle. Le peu de route qu'elle a à

parcourir lui est très pesant. Elle connaît chaque centimètre carré du sol qu'elle fixe en essayant de penser à autre chose, regardant sans cesse derrière elle. Pour se donner du courage, elle essaie de penser à des choses agréables. Elle se concentre, repense aux bons moments qu'elle passe les après-midi du week-end : la grange remplie de ballots de paille où elle adore jouer, les champs retirés où l'on peut se cacher quand les épis de blé pointent vers le ciel en attendant d'être moissonnés, la rivière qui contourne le village où l'on pêche l'anguille, enfin certains de ces endroits, à un moment précis, ceux aussi qu'elle imagine et qui lui permettent de se rassurer. Elle se voit courant au travers d'un grand champ, à perdre haleine, elle s'y étale, respire profondément, profite pleinement de cette nature, admirant les coquelicots qui s'y trouvent çà et là. Elle s'imagine au bord de la Colme où elle passe tant de temps avec son jeune frère à pêcher, ou jouant avec lui dans les granges à foin où ils créent des tunnels en enlevant certains ballots, ou encore l'arrière de l'église, simple carré de pelouse menant au cimetière où ils s'allongent pour de longues discussions avec des amis, tout en essayant d'escalader ce mur de briques pentu au fond. Il y a aussi cette maison désaffectée où ils se rendent parfois pour se faire peur, où ils imaginent tout ce qui a pu se passer à partir de quelques papiers, lettres, cartes s'y trouvant encore, laissés là comme une trace éternelle. Il y a encore cette écluse où elle retrouve Jimmy, fils du

riche entrepreneur du village, un tantinet sauvageon, dont Mathilde est secrètement amoureuse. Un amour qu'elle considère comme impossible et qu'elle garde donc toujours enfoui en elle, même quand il lui apporte un peu d'attention, une amitié simple qu'elle préserve contre tout et tous. Ils passaient des heures et des heures en discussions volées à l'insu de tous, refaisant le monde, comme si lui seul avait compris ce qu'elle ressentait, étrangère à tout ce qui l'entourait. C'est presque terminé. Elle pense alors au marchand de bonbons du centre du village où elle se rend chaque dimanche matin, une petite boutique pleine de petits paniers où l'on peut acheter à la pièce des bonbons à partir d'un centime et où elle se rendait à la moindre monnaie qu'elle possédait. Mathilde a, aussi loin qu'elle se souvienne, une peur du noir qui la paralyse chaque fois de la tête aux pieds. Le long de cette route, le terrain vague, où se trouvait la décharge municipale qui sera par la suite aménagée en terrain de foot, la glace à chaque fois. Elle y voit des ombres, les sent se rapprocher, a toujours l'impression d'être suivie. Pour traverser ce moment pénible de son court chemin, elle ne peut s'empêcher à chaque fois de courir, se sentant attrapée. Les frissons dans son dos lui sont insupportables, elle tend ses muscles jusqu'à ressentir une sensation douloureuse et désagréable. Elle voit alors s'approcher la façade de sa maison, ça y est, c'est terminé.



## 2

Le goûter qui l'attend la reconforte. Du chocolat chaud fait avec du lait cru de la ferme, préalablement bouilli. Une épaisse tartine de pain de campagne au beurre moulu de la ferme et à la confiture maison confectionnée par sa mère, Lys. Elle se remplit l'estomac de bon cœur, pour se remettre de ses émotions. De quoi avait-elle peur ? D'où lui venait ce sentiment d'être suivie, qu'on allait l'attraper et qu'elle ne pourrait s'échapper ? Cette ombre toujours menaçante la suivait souvent. Mathilde se sentait si vulnérable. Avec qui pourrait-elle partager ce sentiment si terrible sans qu'on la prenne pour une folle ou une menteuse ? L'issue serait-elle fatale ? Elle espérait un jour s'échapper de cet enfer. Mais pour l'heure, elle rejeta tout cela dans un coin de sa mémoire et profitait de cet instant délicieux.

Lys se plaisait particulièrement à cuisiner tout maison, avec des ingrédients cent pour cent naturels, qu'elle se procurait à la ferme. Elle passait aussi

beaucoup de temps à confectionner, en période estivale, des conserves de fruits et légumes du jardin pour tout l'hiver. Elle passait à la belle saison un temps incommensurable à stériliser des bocaux avec un soin méticuleux. Elle ne comptait pas les heures passées à couper des légumes en tout petits morceaux pour la macédoine, à écosser des petits pois ou à équeuter des haricots verts, à laver soigneusement le tout ensuite. Le travail abattu par sa mère époustouflait Mathilde. Elle ne pensait pas avoir cette patience elle-même. Mais comme le jeu en valait la chandelle ! Elle en remplissait ensuite un placard entier du cellier. Mathilde en a l'image gravée dans sa mémoire : un placard en bois, deux portes battantes en haut et en bas, des rangées de bocaux de haricots verts, petits-pois carottes, macédoine, betteraves, soigneusement étiquetés. Sa mère passait également des après-midi entiers à cueillir des fruits. On pouvait alors aussi apercevoir dans ce fameux placard, des pots de confiture de fraises, framboises et surtout, celle que préférait Mathilde, de groseilles. Toutes ces provisions dureraient toute la saison de l'hiver, de même que les pommes de terre stockées dans des cageots, le tout provenant du jardin ou récupéré de voisins ou encore cueilli au village. Pour la soupe, Lys procédait autrement mais tout aussi incroyablement. L'opération durerait également des après-midi, sans répit. Elle remplissait des sacs de congélation de légumes variés, coupés en morceaux, en quantité

exacte pour chacun d'eux afin d'obtenir une soupe parfaite. L'été, on cueillait directement la salade au jardin juste avant les repas, de même que les fraises. Pour le reste, Lys se ravitaillait à la ferme du village, du beurre demi-sel en motte cylindrique d'un kilogramme, du lait cru en bouteille en verre d'un litre consignée, des œufs qu'elle faisait à la coque avec des mouillettes de pain beurré ou quelquefois en omelette. Son goûter pris avec un plaisir certain, Mathilde ne s'attarda pourtant pas.

La maison, où elle résidait, avait les parfums de son enfance. Elle y avait emménagé à l'âge de deux ans. Elle en avait gardé des images très précises qui lui revenaient comme des flashes. Elle se souvient de son pyjama orange de style karaté assorti à celui de son jeune frère, bleu. Le haut se croisait et se fermait comme un kimono. Le bas était un peu raccourci et à rayures. Elle se souvient surtout de cette cour qui n'était pas terminée, en gros cailloux, la bétonnière au milieu, prête, le jardin ressemblant à un terrain vague. Bien que l'attirant, l'extérieur lui avait semblé d'abord triste. De l'intérieur, seul son lit à barreaux, agrémenté d'une flèche et de son couvre-lit d'un ton pâle, lui revient à l'esprit. Ses souvenirs ne sont pas très nombreux ni très fournis mais ceux-ci étaient très ancrés dans sa mémoire. Avant cela, rien... C'est comme si elle était arrivée ici d'un seul coup, comme une météorite qui s'écrase à un endroit par hasard. Elle savait qu'elle venait de Malo-les-Bains, une

station du bord de mer mais elle n'en avait malheureusement aucun souvenir. Seules quelques photographies, témoins de ses premières années, lui permettent de faire le lien car son père aimait particulièrement en prendre souvent et surtout d'elle. Elle pouvait s'y voir sur un tracteur beaucoup trop grand pour elle, ou si petite qu'elle passait sous la table sans se baisser ou encore poussant une sorte de grande roue qui cliquetait sur la digue, affublée d'un bonnet blanc fait main au crochet, certainement par Lys. Elle avait fait ses premiers pas sur cette digue de Malo qui restera le plus beau des paysages à ses yeux avec ceux de la Cornwall. C'est aussi les paysages alentours de sa maison de Saint-Pierre-Église qu'elle affectionnait, elle y passait la plupart de son temps. Sa maison se trouvait dans une rue où se succédaient une dizaine d'autres toutes identiques. La façade était des plus simples. On garnira ensuite le devant de celle-ci de parterres de pensées et d'œillettes d'Inde que l'on replantera soigneusement chaque année. Au milieu de ce petit parterre, trônait un faux puits construit en pierre par son père et qui faisait office également de grande jardinière toujours garnie de fleurs. Sur le côté, accolé à la maison, le garage, plus tard rallongé du cellier qui servira tant à Lys. Ce garage où l'on rangeait ou disons plutôt jetait les vélos en rentrant, en pile.

Leur vélo, surnommé communément par Mathilde et son frère « biclou », était l'instrument de

liberté qui leur permettait d'aller absolument partout, aussi loin qu'ils le pouvaient. Mathilde avait dû faire le tour du monde à vélo tant elle avait parcouru de kilomètres avec celui-ci. Tout était prétexte à pédaler, des allers-retours à la boulangerie du village, au bord de la Colme pour pêcher, à la ferme voisine. En fait, Mathilde n'aimait ni ne savait marcher. Elle adorait tellement cette sensation de liberté quand elle prenait son vélo et partait à toute vitesse, sans même se retourner, sans même regarder où elle allait, le vent glissant sur son visage. Souvent elle faisait, rien que pour le plaisir, le tour du village, longeant le canal de la Colme et regardant les champs et les pâtures se succéder tout simplement, une vraie sensation de bonheur. Toutes ses angoisses s'envolaient alors. Son vélo était devenu indispensable à son besoin d'évasion. Son père, qui n'avait peut-être, se disait-elle, pas connu la joie d'en posséder un, affectionnait également que leurs vélos soient toujours en état de marche. Ce père, avec qui elle avait une étrange complicité, veillait à ce détail comme à quelques autres tout aussi surprenants.

Fier de son goût pour l'école, il avait fabriqué pour Mathilde un tableau digne d'une maitresse à partir d'une grande plaque de contreplaqué peinte en noir où elle passera beaucoup de temps à s'exprimer. Enfin, s'exprimer est un bien grand mot, elle calculait surtout. La science des chiffres l'attirait étrangement, elle aimait jongler avec ceux-ci et ne se trompait

jamais. Son père, chimiste, essaya tôt de lui expliquer quelques rudiments de cette science et elle s'obstinait dans ses calculs jusqu'à réussir. Par contre, elle n'y dessinait pas car elle détestait tout simplement cela d'autant qu'elle n'était pas vraiment douée, le lien était une évidence absolue. Elle passait donc parfois son temps sur ce grand tableau noir fixé au mur du cellier, ajouté ultérieurement en prolongement du garage, en partie pour que Lys puisse y stocker ses nombreux bocaux. Lorsque l'on sortait de celui-ci, on atterrissait dans une petite allée de béton qui traversait tout le jardin en ligne droite, le coupant exactement en deux. Pour clore ce jardin, au fond, une allée de peupliers le séparait du champ de blé du paysan voisin, toujours parsemé de coquelicots, la fleur préférée de Mathilde. De chaque côté de cette allée, se succédaient l'immense jardin de légumes, un plus petit de petits fruits, un peu de pelouse, enfin la terrasse, le tout entouré de simples sapins.

C'est ici que Lys récoltait tout ce dont elle avait besoin, à part les mûres. Celles-ci faisaient l'objet d'une cueillette saisonnière, les haies de mûres se trouvant la plupart du temps être les limites des pâtures du village. L'accès était libre et facile à tous ceux désirant en cueillir. Mathilde adorait ces après-midi dehors, à remplir des seaux à ras bord sans se lasser, essayant d'attraper les plus grosses à des endroits difficiles d'accès, faisant l'équilibriste pour les attraper, ignorant les égratignures qui s'ensuivaient. Les autres fruits